parties de cet ouvrage qu'il croit pouvoir considérer comme caractéristiques du genre « Confessions ».

D'autre part, il choisit, entre diverses particularités, celles qui lui paraissent le plus mériter examen ; à savoir l'usage fréquent de la parataxe, de la liaison par *et*, et de la position initiale du verbe.

Pour l'essentiel, il croit pouvoir démontrer que ces particularités viennent de l'hébreu et des traductions littérales des Évangiles. Cette partie de la démonstration ne manque pas d'intérêt et constitue un appoint utile aux études souvent amorcées sur les hébraïsmes du latin chrétien.

Il explique aussi que, si ces traits de style apparaissent de préférence dans la langue typique des Confessions, c'est que, constituant des procédés expressifs, ils conviennent particulièrement à un style imprégné de passion et d'effusion — je m'étonne que M. Verheijen n'emploie pas le mot « affectif », qui me paraît recouvrir exactement ce qu'il veut qualifier.

Reste une préoccupation qui domine tout l'ouvrage : l'auteur a le souci de reconnaître une correspondance entre la forme et le contenu ; or, comment caractériser le contenu? C'est ici qu'intervient une longue analyse, théologique et philologique, sur le sens de *confessio* et *confiteri*. Analyse laborieuse, prolongée pendant 80 pages pour aboutir à des définitions qui, pour vouloir à tout prix être exhaustives, en viennent à laisser échapper tout contenu saisissable : « *confiteri* : parler à Dieu en toute loyauté et d'après des connaissances certaines, en regardant Dieu et toutes choses dans la lumière de Dieu, l'accent étant tantôt surtout sur les choses comme telles, tantôt surtout sur leur côté divin... ; ce qui implique d'un côté..., etc., etc. » (p. 46). Ici aussi je m'étonne que l'auteur (qui rédige en français) n'ait pas pensé à un mot du vocabulaire théologique qui me paraît assez bien recouvrir les concepts envisagés : « profession ».

Mais je m'excuse de pénétrer sur un domaine où je n'ai aucune compétence ; ce qui reste de cette étude un peu massive, encombrée de développements parfois oiseux, et peut-être un peu disproportionnée à son objet, c'est une heureuse application à un cas strictement défini d'un des principes qui doit régir l'investigation stylistique : l'adaptation des procédés aux besoins d'expression.

J. Marouzeau.

Métrique.

Amerindo Camilli, *Trattato di prosodia e metrica latina* : Firenze, Sansoni, s. d. (1949), in-12, viii-157 pages.

Ce traité forme le vol. IV, série II, des *Manuali di filologia e storia*

dirigés par G. Devoto et V. Santoli. Il est divisé en trois parties : *prosodia* (p. 1-31), *metrica* (p. 33-85), *annotazioni* (p. 87-143), et il est accompagné d'un index.

Ce n'est pas la partie métrique qui fait l'originalité de cet ouvrage : l'auteur s'en tient aux notions élémentaires et traditionnelles, et conseille au lecteur de se reporter, pour plus amples renseignements, aux traités spéciaux ou aux études relatives aux divers poètes. Compte tenu de ce parti pris de simplicité, la généralisation entraîne l'auteur à un exposé trop abstrait et les exemples sont trop souvent remplacés par des schémas. De plus, le plan suivi, qui passe successivement, à propos de chaque vers, de l'étude du pied à celle du monomètre, du dimètre, du trimètre, empêche le lecteur d'apercevoir l'importance relative de chaque type : par exemple, rien ne dit que l'hexamètre dactylique, § 99, ait plus d'importance que le tétramètre dactylique, § 98. En un mot, la perspective est faussée.

Par contre, la partie consacrée à la prosodie et à la prononciation est riche de renseignements et, sous une forme assez brève, aborde à peu près tous les problèmes relatifs à l'étude de la quantité et de l'accentuation. Comme beaucoup de ces problèmes sont traités ou repris dans les *annotazioni*, le plan de l'ouvrage reste, cependant, un peu désordonné. L'auteur, à propos de la quantité, ne craint pas de faire appel aux données des inscriptions, des transcriptions grecques, des grammairiens, de la versification, de la phonétique et des langues romanes, enseignant ainsi à l'étudiant à « mobiliser » à chaque instant l'ensemble de ses connaissances. Signalons en passant la netteté avec laquelle M. Camilli se prononce pour un accent classique mélodique (§ 149 et note) ; je note la chose avec plaisir au moment où M. Platnauer (*Class. Rev.*, LXIV, 1) me reproche de n'avoir pas accordé assez de crédit aux théories contraires dans mon *Traité de métrique*. Entre autres excellentes remarques sur la prononciation, M. Camilli distingue avec une netteté parfaite syllabe longue par position et voyelle longue, deux notions si souvent confondues depuis saint Augustin, le premier qui, à ma connaissance, ait fait la faute (*de Mus.* 4, 2, 3). Mais peut-être trouvera-t-on que l'auteur raffine trop dans son étude des durées, reprise à plusieurs endroits (§ 11, 146, 166), comme dans son étude de l'accent circonflexe des syllabes longues. Parfois, au contraire, lui reprochera-t-on trop de sécheresse ; par exemple, après avoir clairement exposé les origines de l'accent d'intensité (§ 166 et suiv.), il abandonne trop le lecteur à lui-même quand il s'agit de rendre compte de la versification de Commodien et de saint Augustin ; c'est là un reproche, je l'avoue avec sincérité, qu'on peut beaucoup plus justement adresser à mon propre Traité.

Mais ce ne sont, au total, que des critiques de détail que je formule

ici, elles ne visent ni le fond de l'ouvrage ni l'esprit dans lequel il a été conçu, et sa lecture, parfois un peu ardue, est à recommander.

L. NOUGARET.

P.-S. — Je signale d'un mot une étude de W. J. W. KOSTER, dans *Mnemosyne*, 1950, p. 21-53 : *De studiis recentibus ad rem metricam pertinentibus*, qui doit avoir une suite. Ce premier article, consacré plus particulièrement au grec, aborde cependant quelques problèmes relatifs au saturnien, p. 25.

L. N.

B. AXELSON, *Die zweite Senkung im jambischen Senar des Phaedrus*, Vetenskaps Societeten : Lund, 1949, 23 pages.

L'auteur, un de nos membres suédois, est bien connu des fidèles de nos séances qui n'ont pas oublié l'exposé que M. A. Ernout a consacré, le 11 janvier 1947, à son ouvrage *Unpoetische Wörter*, paru à Lund en 1945 (*R. É. L.*, XXV, p. 29-30). Dans le présent article, B. Axelson passe au crible de la critique certaines affirmations péremptoires de Fr. Marx (*Molossische u. bakcheische Wortformen in der Verskunst der Griechen u. Römer*, Leipzig, 1922) sur une prétendue règle de concordance et de discordance entre accent du mot et temps marqué dans le premier hémistiche du sénaire. On retiendra de cette démonstration que les recherches faites sur la forme et la place des mots dans le vers, qui n'ont mené à rien quant à l'accent, seraient d'un grand intérêt si elles étaient entreprises sans idées préconçues.

Il ne m'appartient pas de parler des études pénétrantes que S. TIMPANARO a publiées dans les *Annali della Scuola normale di Pisa*, 1949, p. 186-204, et qui relèvent de la critique des textes. Mais la première d'entre elles : *Gli esametri di Livio Andronico*, qui porte sur l'introduction de l'hexamètre à Rome, et sur les derniers moments du saturnien, mérite éminemment de retenir l'attention des métriciens.

L. NOUGARET.

E. CASTORINA, *Appunti di metrica classica* : Catania, Giannotta, s. d. (1950).

Sous ce titre général, E. Castorina publie deux opuscules séparés :

I. — *La prosodia di Commodiano nella storia della metrica latina* (18 p.). Le grec et le latin auraient eu, à l'origine, une versification non quantitative. C'est Ennius qui aurait introduit en latin une métrique savante, mais non populaire, fondée sur la quantité, à l'imitation des Grecs, qui auraient montré l'exemple. Commodien, vers le IV^e^ siècle, ne serait ni un versificateur classique attardé et ignorant ni un précurseur

de la versification rythmique, mais un écrivain qui aurait voulu renouer avec de vieilles tendances encore vivantes dans la langue populaire.

Cette hypothèse paraîtra hardie à plus d'un titre ; les arguments présentés sont discutables. En particulier, ceux que E. Castorina tire de la poésie éolienne, dont les vers ont un nombre de syllabes fixe, ne prouvent pas.

II. — *Sulla scansione « sdrucciola » nei metri giambici ed eolici* (27 p.). Dans un « mètre », quel était le temps marqué principal? E. Castorina se fonde sur la place des pieds purs et sur quelques autres faits pour dire que c'était le second dans un mètre ïambique et le premier dans un mètre trochaïque. On ne voit pas de raison sérieuse à lui opposer. Au reste, la question intéresse non Plaute et Térence, qui ne connaissent pas le mètre, mais les poètes qui, à partir de Catulle, sont revenus au trimètre.

E. Castorina étend ce résultat aux vers éoliens finissant en – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –. Le fait que les Latins ont toujours évité de faire coïncider les mots et les pieds le conduit à affirmer que les Latins sentaient ces vers comme formés de dactyles et de trochées. J'avoue que cette démonstration m'a paru peu probante, en une matière où les Latins eux-mêmes n'ont pu arriver à voir clair.

— Un autre opuscule du même auteur : *Apuleio poeta* : Catania, Giannotta, s. d. (1950), 42 pages, intéresse plutôt l'histoire littéraire que la métrique : l'art d'Apulée, poète ; ses sujets de prédilection ; sa place parmi ses contemporains. Peut-on lui attribuer l'*odarium* cité par Aulu-Gelle, XIX, 11? Malgré le style et la métrique, E. Castorina n'ose l'affirmer ; par contre, il ne met pas en doute que la pièce 712 *Amare liceat* de l'*Anthol. lat.* soit d'Apulée.

L. Nougaret.

Éditions et études de textes.

Collection Guillaume Budé.

— *Cicéron. Discours*, t. XVII : *Pour C. Rabirius Postumus, Pour T. Annius Milon*, texte établi par A. Boulanger : 1949, 138 pages.

Peut-on faire ici beaucoup plus que signaler la parution de ce nouveau volume, ajouté à la Collection déjà longue des Discours poursuivie avec régularité par M. Boulanger?

Rien de plus différent que les deux discours qui composent ce volume, tant par leur contenu et leur nature que par le sort qui a été fait à leur texte : l'un, médiocre plaidoyer dans une cause obscure et compliquée ; l'autre, magistral discours recomposé à loisir dans un procès dont l'enjeu est tragique ; l'un, transmis par des manuscrits misérables remontant à un archétype corrompu, l'autre, connu par des manuscrits